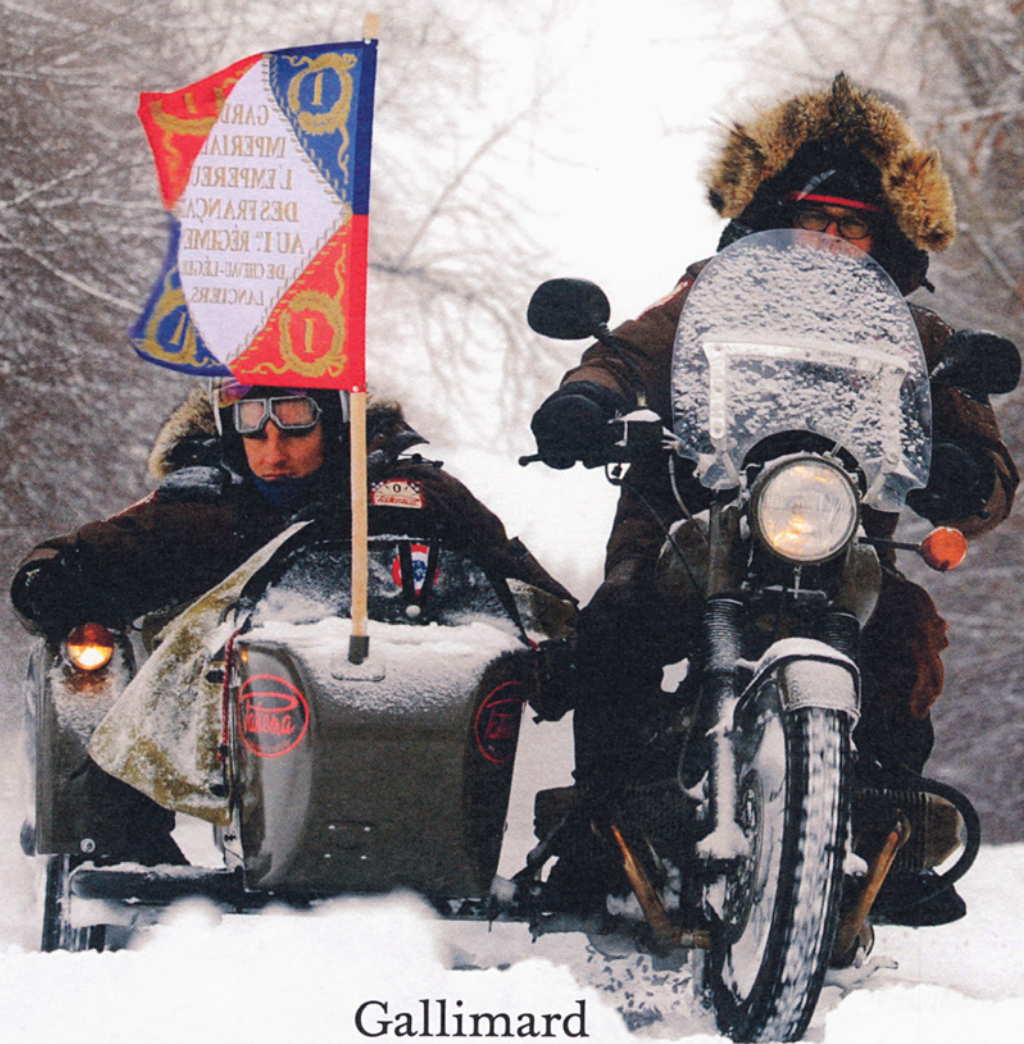


SYLVAIN TESSON

BEREZINA

PHOTOGRAPHIES DE
THOMAS GOISQUE



Gallimard

BEREZINA

*À ma mère,
Marie-Claude Tesson-Millet †*

*À mon papa,
Dominique Goisque †*

SYLVAIN TESSON

BEREZINA

PHOTOGRAPHIES DE
THOMAS GOISQUE

Gallimard

« CEPENDANT, TOUT CE QUI RESPIRAIT
SE MIT EN MARCHE. »

Sergent Bourgogne,
Mémoires

« JE LIS LES SOUVENIRS DU CAPITAINE COIGNET
OÙ QUATRE FRANÇAIS TRIOMPHENT TOUJOURS
DE DIX MILLE COSAQUES. LES TEMPS ONT CHANGÉ. »

Paul Morand,
Journal inutile, tome II

« EXTRÉMITÉS DE L'ABOULIE ! POUR Y ÉCHAPPER,
JE LIS DE TEMPS EN TEMPS QUELQUE LIVRE SUR
NAPOLÉON. LE COURAGE DES AUTRES NOUS SERT
QUELQUEFOIS DE TONIQUE. »

Cioran,
Cahiers, 17 janvier 1958

« C'EST BIEN DE SE BATTRE À HAUTS CRIS -
MAIS QU'IL EST PLUS BRAVE, JE SAIS
CELUI QUI CHARGE EN SON CŒUR
LA CAVALERIE DU MALHEUR

...
C'EST POUR LUI DANS LEUR CORTÈGE D'AILES
QUE LES ANGES VIENNENT
- EN LONGUES FILES D'UN PAS TRANQUILLE -
DANS LEURS UNIFORMES DE NEIGE »

Emily Dickinson,
Escarmouches



La Retraite de Russie
de 1812 raconte l'aventure
d'un chef d'état trop
préoccupé par l'Histoire
pour se rendre compte
que la géographie dirige
les destinées humaines.
Il se croyait régent de
l'univers, il fut le jouet
de l'hiver et le pion
de l'immensité.

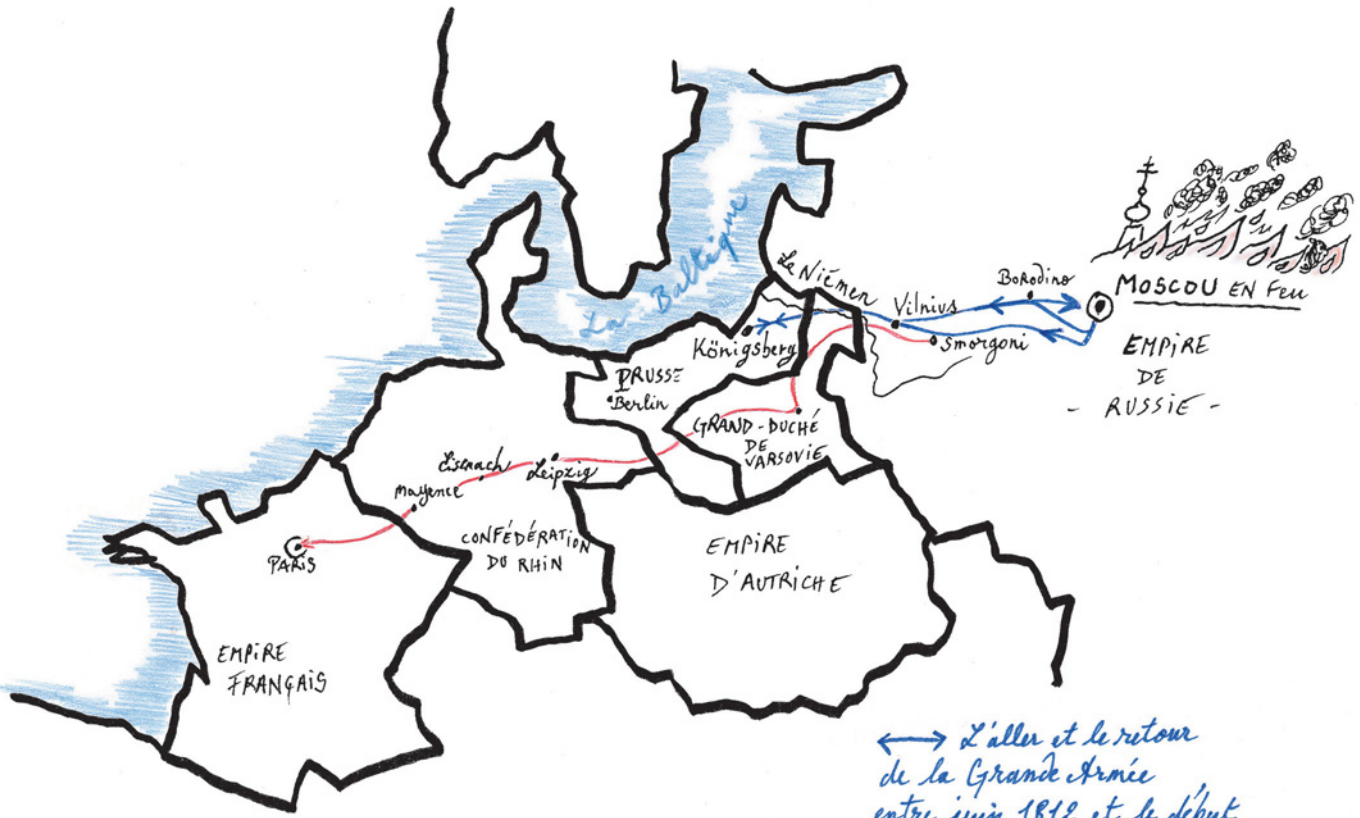


Berezina [berezina] n. f. ; riv. de Biélorussie, affl. du Dniepr; 613 km
– Fut le théâtre de l'une des batailles opposant Napoléon aux troupes du tsar en 1812, lors de la fameuse Retraite de Russie.
– fam. (*C'est la bérézina*, expression désignant une situation cataclysmique. « *Ben, que t'arrive-t-il, Gros? T'as l'air en pleine bérézina?* »
San-Antonio.

SOMMAIRE

<u>12</u>	<u>CARTES</u>
<u>16</u>	<u>JUILLET, TERRE DE BAFFIN.</u> Six mois avant le départ.
<u>21</u>	<u>QUELQUES JOURS AVANT LE DÉPART.</u> Moscou, novembre.
<u>39</u>	<u>LE PREMIER JOUR.</u> De Moscou à Borodino.
<u>77</u>	<u>LE DEUXIÈME JOUR.</u> De Borodino à Wiazma.
<u>91</u>	<u>LE TROISIÈME JOUR.</u> De Wiazma à Smolensk.
<u>115</u>	<u>LE QUATRIÈME JOUR.</u> De Smolensk à Borissov.
<u>137</u>	<u>LE CINQUIÈME JOUR.</u> De Borissov à Vilnius.
<u>169</u>	<u>LE SIXIÈME JOUR.</u> De Vilnius à Augustów.
<u>189</u>	<u>LE SEPTIÈME JOUR.</u> D'Augustów à Varsovie.
<u>201</u>	<u>LE HUITIÈME JOUR.</u> De Varsovie à Pniewy.
<u>207</u>	<u>LE NEUVIÈME JOUR.</u> De Pniewy à Berlin.
<u>213</u>	<u>LE DIXIÈME JOUR.</u> De Berlin à Naumburg.
<u>221</u>	<u>LE ONZIÈME JOUR.</u> De Naumburg à Bad Kreuznach.
<u>229</u>	<u>LE DOUZIÈME JOUR.</u> De Bad Kreuznach à Reims.
<u>239</u>	<u>LE DERNIER JOUR.</u> De Reims aux Invalides (Paris).
<u>252</u>	<u>Bibliographies</u>
<u>253</u>	<u>Remerciements</u>

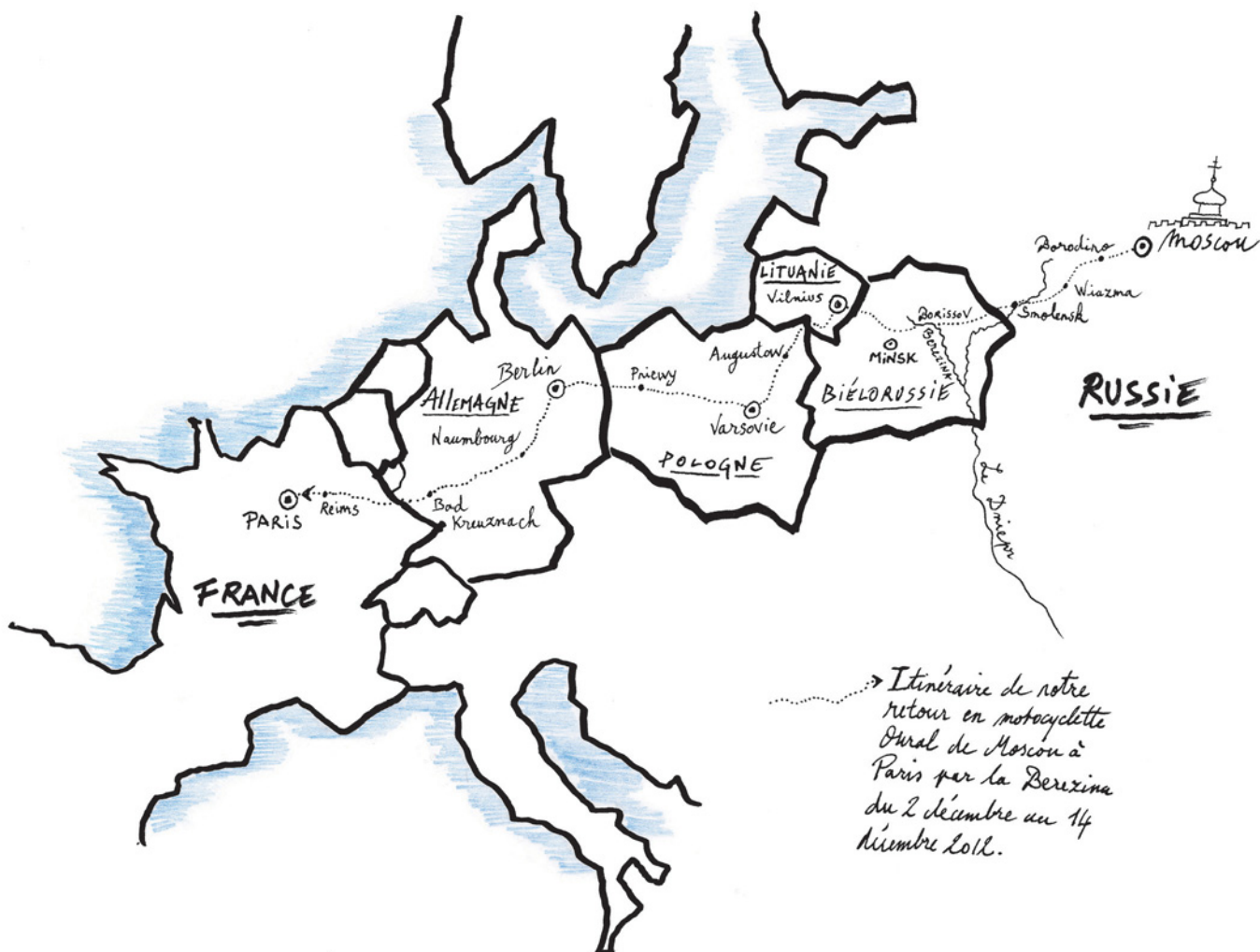
CAMPAGNE DE RUSSIE (1812)



↔ L'aller et le retour de la Grande Armée entre juin 1812 et le début de l'année 1813

↪ Le retour de Napoléon en traîneau, de Smorgoni à Paris.

VOYAGE DE SYLVAIN TESSON ET THOMAS GOISQUE (2012)







JUILLET, TERRE DE BAFFIN.

SIX MOIS AVANT LE DÉPART.

Les idées de voyage jaillissent au cours d'un précédent périple. L'imagination transporte le voyageur loin du guêpier où il s'est empêtré. Dans le désert du Néguev, on rêvera aux *glen* écossais ; sous la mousson, au Hoggar ; dans la face ouest des Drus, d'un week-end en Toscane. L'homme n'est jamais content de son sort, il aspire à autre chose, cultive l'esprit de contradiction, se propulse hors de l'instant. L'insatisfaction est le moteur de ses actes. « Qu'est-ce que je fais là ? » est un titre de livre et la seule question qui vaille.

Cet été-là, nous frôlions chaque jour des icebergs plaintifs. Ils passaient tristes et seuls, surgissant du brouillard, glaçons dans le whisky du soir. Notre voilier, *La Poule*, voguait de fjord en fjord. La lumière de l'été, brouillée par la vapeur, allaitait jour et nuit les côtes de Baffin. Parfois, nous accostions au pied d'une paroi de six cents mètres plantée dans l'eau. Alors, déroulant nos cordes, nous nous lancions dans des escalades. Le granit était compact, il fallait pitonner ferme. Pour cela, nous avions Daniel Du Lac, le plus vaillant d'entre nous. Il était à l'aise pendu au-dessus de l'eau – davantage que sur le pont du bateau. En ouvrant la voie, il délogeait des blocs. Les rochers nous fusaient dans le dos et claquaient l'eau avec un bruit d'uppercut dans une mâchoire coupable.

Cédric Gras suivait, soulevé par cette vertu : l'indifférence. Moi, je redoutais de redescendre. À bord du bateau, l'atmosphère n'était pas gaie. Dans le carré, chacun lapait sa soupe en silence. Le capitaine nous parlait comme à des chiens et nous prenait, le soir, pour son auditoire. Il fallait subir ses hauts faits, l'entendre dérouler ses vues sur cette science dont il s'était fait le spécialiste : le naufrage. Il y a comme cela des napoléons du minuscule ; en général, ils finissent sur les bateaux, le seul endroit où ils peuvent régner sur des empires. Le sien mesurait dix-huit mètres.

Un soir, avec Gras, nous nous retrouvâmes sur le pont avant. Des baleines soupiraient à la proue du bateau, nageaient mollement, roulaient sur le côté : la vie des gros.

« Il faut renouer avec un vrai voyage, mon vieux. J'en ai marre de cette croisière de Mormons, dis-je.

— Un vrai voyage, c'est quoi ? dit-il.

— Une folie qui nous obsède, dis-je, nous emporte dans le

mythe; une dérive, un délire quoi, traversé d'Histoire, de géographie, irrigué de vodka, une glissade à la Kerouac, un truc qui nous laissera pantelants, le soir, en larmes sur le bord d'un fossé. Dans la fièvre...

— Ah ? fit-il.

— Oui. Cette année, en décembre, toi et moi, nous devons aller au Salon du livre de Moscou. Pourquoi ne pas revenir à Paris en side-car ? À bord d'une belle Oural de fabrication russe. Toi, tu seras au chaud dans le panier, tu pourras lire toute la journée. Moi, je piloterai. On part de la place Rouge, on enquille plein ouest vers Smolensk, Minsk et Varsovie. Et tu sais quoi ?

— Non, dit-il.

— Cette année ce sont les deux cents ans de la Retraite de Russie, dis-je.

— Pas possible ?

— Pourquoi ne pas faire offrande de ces quatre mille kilomètres aux soldats de Napoléon ? À leurs fantômes. À leur sacrifice. En France, tout le monde se fout des Grognauds. Ils sont tous occupés avec le calendrier maya. Ils parlent de la « fin du monde » sans voir que le monde est déjà mort.

— Pas faux, dit Gras.

— C'est à nous de saluer la Grande Armée, dis-je. Il y a deux siècles, des mecs rêvaient d'autre chose que du haut débit. Ils étaient prêts à mourir pour voir scintiller les bulbes de Moscou.

— Mais ça a été une effroyable boucherie ! dit-il.

— Et après ? Ce sera un voyage de mémoire. On frôlera aussi quelques catastrophes, je te le promets.

— Alors d'accord. »

Il s'écoula un moment. Priscilla nous rejoignit à la proue. Elle était de tous nos voyages. Avec ses boîtiers photos, ses huiles essentielles et ses gestes de yogi. On la mit au courant du projet. Un soleil cyanosé rôdait à l'horizon. La mer était d'acier. La queue d'un grand rorqual baratait ce mercure. Soudain, Priscilla :

« Pourquoi répéter la Retraite exactement ? »

À bâbord, une baleine expira une fleur de vapeur. Le nuage resta en suspens dans la clarté.

« Pour le panache, chérie, pour le panache. »

L'idée de ce voyage sur les traces d'une armée en déroute était née entre les icebergs de la Terre de Baffin. D'une galerie des glaces à l'autre en somme...

—





**QUELQUES JOURS
AVANT LE DÉPART.**

MOSCOU, NOVEMBRE.



DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE

Moscou, une cité d'or et d'étoiles, la «ville aux mille clochers» pour le voyageur timide. En 1812, elle fut un brasier quand le gouverneur Rostopchine, instruit par le tsar, en ordonna l'incendie. Napoléon s'aperçut qu'il n'avait conquis qu'un tas de cendres. Il fallait à présent s'extirper de l'enfer par le chemin même qui l'y avait conduit.

—

Le Salon du livre de Moscou était un succès. Pourquoi les organisateurs avaient-ils appelé *débat-table ronde* cette réunion de gens tous d'accord entre eux autour d'une table carrée? J'étais assis près de Maylis de Kerangal et très intimidé par la beauté de l'auteur de *Tangente vers l'est*. Elle disait son amour pour la Russie avec nuance. Elle arrachait tout ce que j'aurais voulu exprimer. Elle portait les yeux très écartés, marque des gens supérieurs. Elle parlait de son voyage sur le Transsibérien. J'aurais voulu être dans le train avec elle, lui servir le thé, porter ses sacs, lui lire Boris Godounov le soir, pour l'endormir.



Gras et moi tentions de convaincre notre public de la nécessité de répéter l'itinéraire de la Retraite de Russie. Pétrifiés par Maylis, pas sûrs de notre fait, nous nous défaussions l'un sur l'autre. Nous devons avoir l'air de Bouvard et Pécuchet.

« Napoléon fut peut-être un monstre sanguinaire..., commençai-je.

— ... mais reconnaissons que notre administration, notre cadastre, notre droit..., poursuivit Gras.

— ... lui doivent tout, assenai-je.

— En France, il n'y a pas une journée où nous ne nous mouvions dans le cadre des régulations jaillies de son cerveau, dit Gras.

Les maréchaux russes (alignés sagement au musée de Borodino) confondaient la vertu publique avec la gloire privée. Ils furent nombreux à reprocher au feld-maréchal Koutouзов d'user de la stratégie de l'usure et de harceler Napoléon au lieu de précipiter des assauts où auraient pu s'illustrer leur talent et s'exposer leurs beaux plumets.

—

— Était-ce un fou ? dis-je. Un génie ? Un prophète insulaire à qui le spectacle des divisions claniques de la Corse avait insufflé des envies d'unité...

— ... et même de fusion entre l'Orient et l'Occident ? dit Gras.

— Ce n'est d'ailleurs pas la question de notre équipée...

— ... non, ce que nous voulons, continua Gras.

— ... c'est saluer la mémoire de centaines de milliers de malheureux soldats, victimes d'avoir suivi leur chef, d'avoir cru qu'un peuple, dis-je.

— ... pouvait écrire un roman collectif avec le sang de chacun...

— ... et toucher du doigt la gloire...

— ... et se fondre à l'âme de Napoléon, comme disait Léon Bloy.

— Nous roulerons à moto pour le souvenir de ces hommes, dis-je.

— Nous ne célébrerons rien, dit Gras.

— Nous nous contenterons de répéter l'itinéraire de la Retraite.

— En mesurant au plus profond de nous...

— ... la charge de malheur...

— ... la somme de souffrances...

— ... ce que coûte en chagrin un songe de grandeur.

— ... et ce qu'il faut de larmes pour réformer le monde.

— Pourquoi ces hommes acceptèrent-ils de participer aux noces de l'honneur, de la folie et de la mort ? conclut Gras.

— Après tout, ils sont proches de nous. Deux cents ans, ce n'est rien ! » dis-je.

La conférence se termina. Maylis s'enfuit. Nous rejoignîmes notre hôte, une diplomate du *réseau*, responsable des activités littéraires de l'ambassade de France.

Notre intervention nous avait échauffés. Nous nous approchâmes d'elle.

« Croyez-vous que notre discours a fait frissonner les Russes ? dis-je.

— Ils aiment Napoléon, n'est-ce pas ? Seront-ils sensibles à notre voyage ? » dit Gras.

La représentante du rayonnement de la langue française répondit :

« Vous vous êtes bien enregistrés à votre hôtel ? »

On s'habitue bien vite à porter un bicorne. C'était la fin novembre. Nous étions quinze à table à Moscou ce soir-là, après la conférence au Salon du livre. Quinze amis, dans l'appartement de la rue Petrovka, sous les portraits de Lénine et de Beria. Les chandeliers portaient des bougies slaves : elles fondaient à toute vitesse, en sanglots translucides. On parlait russe comme chez les Européens bien élevés. Il y avait là des Français, des Slaves, un Allemand, un Balte, deux ou trois Ukrainiens : tous invités par notre ami Jacques von Polier, asthmatique, grand seigneur, russophile et *businessman*. J'avais sur la tête une réplique du couvre-chef impérial, celle qu'on trouve dans les asiles de fous et que j'avais décidé de ne plus quitter pendant notre campagne. J'ai toujours cru aux vertus de la coiffe. Dans les temps antiques, le chapeau faisait l'Homme. Il en va encore ainsi dans l'Orient : ce que vous portez sur la tête vous identifie. L'un des symptômes de la modernité était de nous avoir fait aller dans la rue tête nue. Grâce au bicorne, une mystérieuse percolation alchimique allait peut-être infuser en moi un peu du génie de l'Empereur...

Le bicorne que je portais était la réplique de celui du petit Corse. Ce chapeau cocardé avait coiffé une énigme plus qu'un homme. L'Empereur était né sur une île de granit, plantée de châtaigniers, sans savoir qu'il portait en lui une énergie monstrueuse. Comment devient-on ce que l'on est ? C'était la question que le destin de Napoléon nous posait. Quels mystérieux enchaînements conduisirent l'obscur officier jusqu'au sacre de Notre-Dame de Paris, en 1804 ? Quelles forces mantiques le propulsèrent au commandement d'un demi-million de guerriers, redoutés par l'Europe entière ? Quelle étoile le mena au triomphe ? Quel génie lui inspira ses techniques de dieu grec : la foudre, l'audace, le *kairos* ?

Il avait persuadé ses hommes que rien ne résisterait à leur marche glorieuse. Il leur avait offert les Pyramides en 1798, la Rhénanie en 1805, les portes de Madrid en 1808, les plaines de Hollande en 1810. Il avait mis à genoux l'Angleterre en 1802 à Amiens, et contraint le tsar de toutes les Russies à ronronner gentiment à Tilsit en 1807. Il avait régenté l'administration, réformé l'État, bouleversé les vieux modèles de civilisation, bâti une légende aux accents macédoniens.

Et, soudain, le rêve allait s'écrouler à cause d'une marche à la mort dans les steppes de Russie. L'année 1812 fut un tourbillon d'ombres dont le premier chapitre allait se jouer sur les bords du Niémen et s'achever trois ans plus tard entre les murs mangés de salpêtre de Sainte-Hélène.

Donc, nous buvions les vins de von Polier. On descendait du cabernet de Crimée, on mangeait des harengs à l'aneth, du boudin aux aïelles, des cornichons sucrés. Il y avait des carafons remplis de cet élixir de l'oubli – c'est-à-dire du pardon – et de la joie mauvaise : la vodka biélorusse, cristalline comme l'eau de Savoie. Notre hôte s'était installé à Moscou vingt ans auparavant, lassé de la France, de ses régulations, des charcutiers poujadistes, des socialistes sans gêne, des géraniums en pot et des ronds-points ruraux. La France, petit paradis peuplé de gens qui se pensent en enfer, administré par des pères-la-vertu occupés à brider les habitants du parc humain, ne convenait plus à son besoin de liberté. Il avait eu envie d'aventure, de réel. Il préférait négocier avec des *businessmen* à têtes de brutes plutôt qu'avec des barracudas d'HEC qui n'avaient jamais l'idée de lui proposer une cuite au sauna après la négociation du contrat. Jacques se sentait plus proche d'un pêcheur du lac Lagoda que d'un type lui déroulant un « prévisionnel ». Et, justement, en France, chacun lui paraissait préoccupé de son propre bilan. Depuis, il traînait dans les recoins de l'ex-URSS sa haute stature, ses gestes généreux et deux yeux noirs et fous avides de tomber sur une occasion de ne pas dormir.

En 2008, il avait racheté l'usine d'horlogerie Raketa, fondée au XVII^e siècle par le tsar Pierre le Grand et annexée par les Soviétiques dans l'objectif de graver la légende de l'URSS. À chaque événement, le Politburo ordonnait l'édition d'une montre. Il existait des modèles à la gloire des sous-marinières, des Jeux olympiques de 1980, du premier vol spatial de Gagarine, des expéditions polaires. L'usine était tombée en déshérence en 1991, à la chute de l'Union. Les mauvaises affaires excitaient l'esprit de Jacques, les causes perdues lui emportaient l'âme. Des six millions de montres produites en 1990, l'usine n'en fabriquait plus qu'un pauvre millier au seuil des années 2000.



Berezina

Sylvain Tesson

Cette édition électronique du livre
Berezina de Sylvain Tesson
a été réalisée le 26 novembre 2018
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782742447121 - Numéro d'édition : 304545).

Code Sodis : U23821 – ISBN : 9782742458714

Numéro d'édition : 347786